

fil de la force", a dit Pailleron. Rire au nez du vainqueur, c'était une première revanche. Elle nous vint par Labiche. Nous n'étions pas morts, puisque le rire de France montait parmi des sanglots.

Il écrivait toutes ses pièces en sa ferme de Souvigny. De temps à autre, les amis de Paris allaient l'y voir ; Labiche les recevait comme eût fait un roi dans ses domaines.

Sur les instances d'Émile Augier, Labiche consentit à faire imprimer son théâtre. On commença en 1878 ; ce fut fini en 1880. Tout le monde dévora ces dix volumes ; on s'empressa autour de ce jeune auteur de soixante-cinq ans.

Chacun voulait avoir découvert son génie ; F. Sarcey disait à tout venant : " Relisez mes feuilletons d'autrefois ; j'avais deviné Labiche, moi ! " Et de savants professeurs de Sorbonne ne craignaient pas de déroger à leur dignité en consacrant à ce théâtre de très graves articles.

D'un seul coup, Labiche entra dans l'histoire littéraire ; de celui qui se regardait comme un amuseur, on faisait un maître du théâtre et de la langue.

XIII.— LABICHE À L'ACADÉMIE

Après la publication de son théâtre, les amis de Labiche lui parlèrent de l'Académie. Il se récria de nouveau. Son métier, son œuvre lui semblaient incompatibles avec le grand honneur. Il rougissait en songeant que sa folie pût jamais le conduire sous la coupole.

— Je trouve mon état bien misérable, disait-il, et je suis incapable d'en faire un autre.

Avant de se présenter, il voulait au moins écrire une comédie qui tranchât sur le reste et qui autorisât des ambitions grandioses.

— Mais, disait-il, j'ai la conscience certaine et triste de ma faiblesse ; je ne suis pas taillé assez grandement.

En 1879, M. de Sacy mourut. M. de Sacy faisant la place à Labiche ; la gravité olympienne et janséniste offrant un fauteuil à celui qui représentait toutes les gaietés françaises. . . c'était presque la matière d'un vaudeville. Labiche fut séduit par le contraste, et il posa sa candidature. Il fut élu. Le 25 novembre 1880, il fit son entrée sous la coupole. Son discours fut exquis.

" Dois-je vous l'avouer ? disait-il Je n'ai pas fait de discours depuis ma rhétorique, et quels discours ! L'Académie ne me pardonnerait pas de les recommencer. J'ai toute ma vie écrit des dialogues, et voici que je me trouve tout à coup en face d'un terrible monologue. Je ne suis pas encore façonné à votre langage. J'entre un peu chez vous comme ces Gaulois à demi barbares entraient dans Rome pour y apprendre l'éloquence et y respirer le parfum des belles-lettres. En attendant l'heure de ma civilisation, permettez-moi de me montrer tel que je suis et de

boire mon verre. Je sais qu'il n'est pas d'un cristal irréprochable ; il a des défauts, des incorrections. . . La muse qui nous inspirait, mes amis et moi, était une bien petite muse ; elle s'appelait simplement la bonne humeur. Nous avons fait rire ; j'espère qu'il nous sera beaucoup pardonné."

Après cela, il esquissait un charmant portrait de M. de Sacy. Ceux qui l'avaient cru incapable d'un coup de crayon qui ne fût point pour la caricature, furent bien étonnés ce jour-là. Labiche peignit le vieux maître janséniste, comme au XVII^e siècle, Philippe de Champagne peignait ces Messieurs de Port-Royal. Il fut sérieux, en restant fin, aimable, souriant. Il eut toutes les délicatesses, même celle de passer sous silence, dans les lettres de M. de Sacy, des lignes dures pour le second Empire. Et le bon vaudevilliste termina par ce mot qui dépassait toute la philosophie et toute la moralité de son théâtre :

" Sa fin a été le digne couronnement de sa vie. il a vu s'approcher la mort, non sans peine, car il était heureux, mais sans crainte, car il était chrétien."

XIV.— LES DERNIÈRES ANNÉES DE LABICHE

Ce discours fut une révélation. On fut étonné de rencontrer un homme très délicat chez celui que l'on prenait de loin pour une sorte de Rabelais moderne. Nul ne soupçonnait qu'il pût être exquis à son heure et qu'il fût bon autant que gai. Labiche n'était connu que de ses amis, et il en avait beaucoup. Ceux-ci savaient — c'est M. Meilhac, son successeur à l'Académie qui lui a rendu ce témoignage — que " le bonheur de Labiche avait cela de particulier, qu'il rendait heureux tous ceux qui l'entouraient ". Deux mois après sa réception à l'Académie, il fut chargé de prononcer le discours traditionnel au banquet du lycée Condorcet. Il avait à ses côtés Jules Simon, qui avait été son parrain sous la coupole. Et il se passa, entre l'orateur et son voisin, quelque chose de charmant. Labiche voulait dire de Jules Simon tout le bien qu'il pensait, et la chose était difficile, là, devant Jules Simon lui-même. Labiche n'aimait pas " à tirer à bout portant ", comme il disait volontiers. Il s'en tira le mieux du monde. Par une figure de rhétorique un peu hardie, il supposa que Jules Simon n'était plus là, qu'il venait de sortir. Il fit semblant de fermer les yeux. . . et il parla alors, il dit de son ami tout le bien qu'il pensait. Il couvrit de fleurs le confrère rougisant, qui n'eût pas trouvé ni d'artifice plus délicat ni de sentiment plus sincère.

Il aimait beaucoup les siens. " Un père, disait-il en badinant, doit toujours obéir à son fils." Et il ajoutait, sentant tout ce qu'il y avait de comique dans l'axiome : " Sujet de pièce ! "